

Une médaille [Schluss]

Autor(en): **Amicis, Edmond de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **10 (1934-1935)**

Heft 6

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-706346>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une médaille

(Fin)

— Je n'entends rien; que dit-il donc?

— Voilà... le soldat, passant dans une vallée, a été assailli par des brigands qui lui ont tiré trois coups de fusil; il n'a pas été blessé; alors, sans perdre la tête, il a déchargé son arme sur un des bandits, a plongé sa baïonnette dans la poitrine du second; quant au dernier, il lui a arraché son poignard et le lui a enfoncé dans la gorge...

— Dieu!

— C'est une bien belle action, n'est-ce pas?

— On lui donne une médaille pour cela? Il sera bien content, le pauvre garçon; il pourra peut-être aller voir sa mère?

— Je le crois bien... c'est un bon camarade, voyez-vous, on l'aime beaucoup et il le mérite... Regardez! le colonel l'appelle hors des rangs.

Un silence profond régnait sur la place; aux fenêtres se pressaient des têtes curieuses; la foule massée le long des murs, à l'entrée des rues, regardait muette, pleine d'admiration.

Le soldat, au port d'arme, placé près du colonel, faisait face au drapeau; on ne pouvait distinguer son visage.

— C'est celui-là? dit-elle.

— Mais oui, pauvre mère, le colonel lui donne l'accolade et attache la médaille sur sa poitrine de brave.

— Sainte-Madone! Comme mon cœur bat!... le brave « petit »! ... et à présent, que fait-on?

— Maintenant, le régiment tout entier, officiers et soldats, va lui présenter les armes.

— Que c'est beau! s'écria la bonne vieille, en joignant les mains, la figure éclairée d'un sourire d'enthousiasme et de joie.

D'une voix sonore et vibrante qui réveilla les échos de la place, le colonel commanda:

— Pré... sen... tez vos ... armes!

Un frisson secoua la bonne femme.

Les chefs des quatre bataillons répétèrent à la fois le commandement.

— Présentez... armes!

Et, comme s'ils eussent été mus par un seul homme, douze cents fusils étincelèrent au soleil, résonnèrent sous le coup sec de toutes ces mains frappant en cadence et se placèrent devant le front de chacun des hommes, fixes, immobiles, tous, les yeux rivés sur l'heureux camarade dont la poitrine se soulevait en tumulte, secouée par une indéfinissable émotion.

Les officiers saluaient avec l'épée.

La foule fit entendre une salve d'applaudissements pendant que les tambours battaient aux champs.

— Mais qui peut donc être ce soldat? Je ne vois pas... murmura la mère émerveillée, attendrie, fascinée par ce spectacle.

Le brosseur, très ému, regarda la bonne femme...

La musique jouait « au drapeau »; le régiment restait immobile.

— C'est... eh bien! pauvre mère, c'est votre fils!

La vieille pousse un cri, la bouche entr'ouverte, les yeux dilatés, deux grosses larmes sur les joues; elle sourit, rougit, pâlit, étouffe un sanglot. Ces applaudissements, cette foule, ce soldat, ces fusils, cette musique, son fils, les brigands, tout se mêle en son esprit émerveillé.

Ses yeux se voilent, soudain, elle vacille et perd connaissance.

Quand elle revint à elle, le régiment avait regagné la caserne; son fils, la pressait sur son cœur, sur cette

médaille qui allait dire à tous son courage et son intrépidité.

L'étreinte fut longue.

— Mais enfin, dit le soldat se détachant doucement des bras de sa mère, comment te trouves-tu là, aujourd'hui, à cette heure?

La mère raconta, d'une voix entrecoupée de sanglots et de larmes de joie, que, la veille, un officier à cheval s'était arrêté devant la porte au village, qu'il lui avait dit où était son fils, à elle, pauvre mère, depuis si longtemps privée de ses caresses et lui avait procuré le moyen de venir en voiture, ce matin même, à la ville; et qu'à son arrivée, un soldat l'attendait de la part de ce même officier.

Ils regardèrent autour d'eux; l'ordonnance avait disparu.

— Je comprends maintenant, vois-tu, dit-elle... il voulait que je sois ici, pour te voir recevoir ta médaille.

Elle regarda son fils, sourit doucement et l'embrassa d'une étreinte folle.

— Oui, c'est vrai, il voulait que je pusse tout voir et ne m'a rien dit afin de me ménager une surprise; puis, sais-tu bien, petit, ce soldat était d'accord avec lui, bien sûr.

Et, toute pensive, elle ajouta:

— Mais, comment a-t-il pu savoir notre pays? Pourquoi a-t-il voulu me faire ce plaisir, puisqu'il ne me connaît pas?

Le fils était devenu songeur.

— Dis-moi, continua la mère, dis-moi où il est, cet officier; quel brave homme! Je veux le voir... je lui dois le plus grand bonheur de ma vie... allons le remercier, petit!

— Allons, dit le soldat comme sortant d'un rêve.

Il prit sa mère par la main, et tous deux traversèrent la place à pas pressés; près de la caserne, ils s'arrêtèrent, observant de loin un groupe d'officiers qui attendaient le rapport.

La vieille cherchait avidement des yeux, tâchant de reconnaître.

— Le vois-tu? disait le fils, montre-le moi.

— Non... pas encore... celui-là, tiens, appuyé au mur... non... ce n'est pas lui... ah! cet autre plutôt, qui allume un cigare... attends, attends, qu'il se retourne... c'est bien sa taille... non, ce n'est pas lui.

— Mais quel est-il donc?

— Ah! fit-elle, toute rougissante d'émotion, le voilà; celui qui met la main sur l'épaule de son voisin.

— Comment? celui-là? C'est impossible, ma mère!

Et le soldat avait pâli.

— Petit, c'est lui, j'en suis sûre.

— Oh! regarde mieux, tu te trompes.

— Non, encore une fois, j'en suis sûre, je ne me trompe pas.

— Vrai? c'est bien vrai?

— Aussi vrai que la lumière nous éclaire.

Le soldat restait immobile, les regards rivés sur le capitaine.

La bonne mère se retourna vers son fils, les yeux pleins de larmes et l'embrassa; puis s'éloignant un peu, prit la médaille dans ses doigts et l'examina en tous sens.

Le soldat redevenu songeur ne pouvait détacher ses yeux du capitaine.

— Je gage bien, dit la bonne femme, que ce que tu as de plus cher au monde, après ta mère, c'est cette médaille!

— Oh! non, répondit-il sans tourner la tête.

— Non? ... qu'as-tu donc de plus cher après ta mère? demanda la vieille en souriant.

Le soldat tendit le bras vers l'officier, son capitaine, et dit d'une voix claire: — cet homme-là!

Edmond de Amicis.

L'exemple des forteresses

Maubeuge

Il n'y a pas longtemps encore que la mode n'était plus aux ouvrages fortifiés. Comme à ces chiens que l'on veut noyer, on trouvait aux forteresses d'innombrables défauts: elles coûtaient cher; elles se défendaient mal; elles immobilisaient des troupes nombreuses et souvent — disait-on — ankylosaient l'imagination des généraux qui, semblables à des nageurs novices, s'accrochaient aux forteresses comme à des bouées de salut ou de paresse.

Aujourd'hui cette opinion s'est modifiée et bien qu'il ne nous appartienne pas ici de rechercher si tous ces griefs étaient fondés, pas plus que nous ne songeons à défendre le principe des fortifications — de plus compétents s'en chargeront —, nous devons constater que la tendance générale s'est, depuis quelques années, manifestée en faveur des ouvrages fortifiés et que la Suisse elle-même s'en est faite l'écho en envisageant la fortification de sa frontière nord.

C'est pourquoi il nous a paru intéressant de retracer ici un épisode tragique de la guerre de forteresse pendant les années 1914—1918. *

Située sur la Sambre canalisée, dont elle borde les eaux paisibles, la ville de Maubeuge, qui compte aujourd'hui une vingtaine de milliers d'habitants, est placée à proximité d'une des grandes voies de migration suivies par les peuples barbares de l'Est pour envahir la France. De ce fait, elle a subi des sièges nombreux; abritée par les bastions savants tracés par le génie de Vauban, la population de Maubeuge a entendu tonner les lourdes bombardes de Malplaquet et les canons de bronze de Wattignies.

La situation de la ville, à quelques pas de la frontière belge, au centre d'une région qui pénètre comme un coin en territoire étranger, fait de cette place un point d'appui pour une manœuvre offensive et un rempart en cas d'invasion. Tant que le dogme de l'offensive à tout prix n'aveuglait pas encore les théoriciens de la stratégie française, la forteresse de Maubeuge était soigneusement maintenue en état et minutieusement équipée pour le rôle qui lui était assigné dans la défense du sol français.

Dans l'idée du général Séré de Rivière, le Vauban du dix-neuvième siècle, le nord de la France devait être muni de quelques solides forteresses, destinées non pas tant à briser net l'invasion qu'à la disloquer, à couper cette masse de soldats en marche et à précipiter ses colonnes dans un certain nombre de couloirs où l'attaque pouvait être plus facilement bloquée et même complètement refoulée.

Le bouleversement des doctrines stratégiques et tactiques, cette hystérie de l'offensive — que l'on a dûment honnie après coup — amena l'abandon de ce plan. Les places fortes du Nord furent négligées d'autant plus facilement que leur mise en état aurait coûté des sommes énormes, et que l'état-major français se refusait à envisager l'hypothèse de la violation de la Belgique par les armées du Kaiser.

L'état de défense. Maubeuge dut se contenter des travaux de fortifications élevés de 1880 à 1895. A la veille de la guerre, cette forteresse n'était nullement préparée à recevoir une attaque brusquée et à résister à une armée de siège munie d'un outillage quelque peu moderne.

Autour de l'enceinte bastionnée dressée au dix-septième siècle par l'art ingénieux de Vauban, une ceinture d'ouvrages isolés avait été édifiée dans un périmètre de 32 kilomètres. Elle comprenait six forts construits en 1885, avant l'apparition des obus explosifs, et six ouvrages intermédiaires avec emplacements de batteries et abris d'infanterie.

Un seul des forts était muni d'une carapace en béton, deux autres possédaient des tourelles en fonte dure, par ailleurs incapable de résister aux explosifs perfectionnés de la chimie moderne.

Ces forts et ces ouvrages n'étaient pas reliés par un système de tranchées continues, pas même par un mince rideau de fils de fer barbelés. Au Nord-Est, précisément sur le point le plus menacé, un ample espace de plus de quatre kilomètres de largeur, resté absolument dégarni, offrait à l'assaillant une brèche toute faite pour y lancer ses bataillons, les installer au cœur de la place et prendre ainsi à revers tout le système défensif.

L'armement. Sans aller à l'extrême et prétendre, comme nous l'avons entendu soutenir, que l'armement de Maubeuge aurait fait meilleure figure dans un musée historique que dans une forteresse de première classe, force est bien de constater que le matériel d'artillerie — à part quelques batteries de 75 et de 155 — portait toutes les marques de la vétusté! Il comprenait 425 canons et mortiers, dont le calibre ne dépassait pas 220 millimètres, et la portée atteignait à peine neuf kilomètres.

Quant à la garnison — dont le noyau était constitué par un régiment d'active, trois régiments de réserve à deux bataillons, et six régiments de territoriale — composée en majorité de vieilles classes qui n'avaient conservé qu'un souvenir lointain des années de caserne et du métier des armes, elle faisait plus d'impression dans les colonnes des registres que sur un champ de bataille. Elle comptait 30 000 hommes, chiffre bientôt porté à 40 000 par l'arrivée des fuyards de Charleroi.

Son chef, le général Fournier, un solide Bourguignon aux yeux bleus, au menton autoritaire, avait été momentanément relevé de son commandement par le ministre de la guerre d'alors, l'impulsif M. Messimy. Sur un rapport favorable du général Pau, il avait été remis à la tête de ses troupes, mais cet avatar n'avait pas contribué à lui donner le prestige et l'autorité indispensables en face de responsabilités écrasantes.

Dès le premier jour de mobilisation, et contrairement aux instructions ministérielles qui lui enjoignaient d'attendre presque une semaine, il commença pourtant les travaux de défense qui lui paraissaient les plus urgents et que la rapide avance des armées allemandes ne lui permit pas de parachever.

Le siège. L'offensive alliée en Belgique s'était terminée par le glorieux, mais sanglant échec de Charleroi, et dès le 24 août les défenseurs de Maubeuge avaient vu défilier sur les routes du Hainaut les longues colonnes poudreuses des Anglais et des Français, battant en retraite, et la douloureuse cohue des populations chassées de leurs demeures. Dès le 25, la place est entièrement investie par un corps d'armée allemand, le VII^e de réserve, commandé par le général von Zwehl. Les avions allemands sillonnent le ciel tandis que le ballon captif de la place est totalement inutilisable et que le seul aéroplane français est dans un état si piteux qu'après avoir été « retapé », il ne pourra réussir que deux vols pendant toute la durée du siège.

A coups de 420. Le 29, à une heure précise après-midi, le bombardement allemand commence, terrible. Les assiégés ont amené devant la ville leur parc de siège le plus perfectionné, les mortiers de 240, les dangereux 305 autrichiens, enfin les 420 colossaux qui envoient à 14 kilomètres des projectiles pesant 900 kilos, contenant 150 kilos de « trotyl »¹⁾, le plus formidable explosif alors connu. Sous leurs coups, les incendies éclatent de toutes parts, les casemates et les coupoles des forts sont crevées comme de vulgaires cerceaux de papier, les ouvrages sont nivelés, et le moral des défenseurs grandement impressionné. Ils tentent cependant une sortie pour reconnaître l'emplacement de cette artillerie infernale: leur attaque s'écroule sous le feu des mitrailleuses.

La brèche. Les premiers assauts de l'infanterie allemande

¹⁾ Abréviation du mot: trinitrotoluol. Les obus peints en jaune pour obusiers suisses de 12 cm étaient — en 1914, tout au moins — chargés de trotyl.

Ihre verfügbaren Gelder

verzinsen wir zu vorteilhaften Bedingungen

Schweizerische Volksbank

Kapital u. Reserven Fr. 200,000,000.-

